

d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἔγευστος ; *ingus-tābilis* (Plin.) ; *regustō*, M. L. 7179 a.

Le substantif *gustus*, avec son vocalisme radical suprenant à degré zéro (le même que dans *portus*), a des correspondants exacts en celtique : irl. *gus* « valeur, force », et en germanique : got. *kustus* « *doxan*, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. *kostōn* « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de *gustare*. Il serait imprudent de partir d'un type ancien **gustā* dont sortiraient les deux formes. Irl. *-gūsiu* « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés *dēgunō* (sans doute *dēgūnō*) et *gustō* n'est pas fortuit. Sans doute gr. γεύειν « je goûte » et got. *kiusa* « je choisis » semblent indiquer un présent thématique **geuse-*. Mais le fait que le sanskrit a seulement *jusāte* « il jouit de » et irlandais *do-goa* « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématique ; c'est ce que confirme v. lat. *dēgunō*. Le vocalisme de lat. *gustus* et got. *kustus* dans un thème en *-teu- doit provenir de formes verbales à radical de la forme **gus-*.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter à » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatif-itératif skr. *जोग्याते* « il prend plaisir à » et got. *kausjan* « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. *choisir*, et en slave : v. sl. *kusiti* « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse *daustā* « ami », av. *zaōsā* « agrément » et alb. *dēsa* « j'aimais ».

gutta, -ae f. : goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. σταχτή (Ital.) ; par extension « petite partie ». Au pluriel *guttas* : « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. *goit*.

Dérivés : *guttō*, -ās (et *guttō*, -is, *guttū*), conservé dans les gloses, « goutter, dégoutter » ; *guttātus* : taillé, moucheté ; *guttula*, *guttāim*. Cf. aussi M. L. 3929, **guttārō* « goutter » ; 2831, *éguttāre*.

Forme expressive à consonne intérieure géminée. Le *u* peut être issu d'une voyelle très réduite après un *g* ; alors on rapprocherait arm. *ka'tn* « goutte ».

guttur, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. *gula*, et Non. 207, 16) : gosier, gorge ; même sens que *gula* ; cf. *laqueo* *gulum*

fregerē de Sall., Cat. 55, 5, et *parentis olim si quis imp manu senile guttur fregerit*, d'Hor., Epop. 3, 1. Ancien usuel. M. L. 3930 ; B. W. *goitre*.

Dérivés : *guttūrōsus* : goitreux, le goitre se disant *tumidum guttur*, cf. Juv. 13, 162 ; et Plin. 11, 173. *guttūrōna* : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M. L. 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être *hūtār*, *kuitan* « cou ».

gutturnium (*guturnium*, *guturnum*, Gloss.) : *uas quo aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angustias guttatum fluat*, P. F. 87, 28. V. *cuturnium* ; et **gutturnia*, s. u. *glutus*.

guttus (*gūtus*) : -I m. : *qui uinum dabant ut ministrarent, a guttis guttum appellarunt*, Varr., L. L. 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au grec **κύθος* déformé par l'étymologie populaire ou venu par l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

***gutuater**, -tri m. : prêtre gaulois (Inscr.). Mot celtique.

gymnasium, -I n. : gymnase. Emprunt au gr. γυμνασίον, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont de type grec.

gynaecēum, -I n. : gynécée. Dugr. γυναῖκειον. A basse époque, *gynaeciālis*, -ciārius ; v. Thes. s. u.

gypsum, -I n. (et *gypsum*) : gypse. Emprunt au gr. γύψος, latinisé, d'où *gypseus* ; *gypso*, -as (et *prae*, *gypso*) ; *gypsātus*, -psārius. M. L. 3936.

gýrus (*gū*, *gýrus*) : -I m. : cercle, rond, circuit ; vol. Termes techniques empruntés au gr. γύρος par les drisseurs de chevaux ; cf. Vg., G. 3, 115, *frena Pelethron Lapiithae gyrosque dedere* ; employé métaphoriquement par Cic., De Or. 3, 70; Off. 1, 90 ; par les poètes pour remplacer les formes de *circulus* exclues de l'hexamètre latinisé ; de là *gýratus* (gr.) (Pline) et, à partir d'Italia, *gýrō*, -ās « tourner » et « faire tourner en rond » ; *regyrō* « retourner » (Flor.) et des expressions adverbiales comme *pergyrum*, *ingýrō* = *circum*. Tous deux sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, *gýro* et **giurus* ; 3937, *gyrāre* ; B. W. *virer*. Dans la langue d'Église : *gyrouagus* (Bened. reg.).

Sur le contrépel *goerus*, v. Niedermann, cité sous *lagōna*.

H

ha (??) : exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de *a(h)*.

haba : v. *faba*.

habēnae : v. *habeō*.

habēō, -ēs, -ul, -itum, -ēre : transitif et absolu « tenir » et « se tenir » ; puis « posséder, occuper » et finalement « avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans plusieurs langues, et notamment dans le gr. ἔχω, v. Maillet, *Le développement du verbe « avoir »*, dans ANTIΔΟΠΟΝ, Festscr. J. Wackenagel, 9-13. L'emploi absolu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, *ille geminus qui Syracusis habet* en face de Enn., Trag. 294, *qua Corinthus arcem altam habetis* ; mais dans ce sens *habēre* tend à être remplacé par le fréquentatif *habitō*, déjà dans Naevius (d'où dérivent *habitatiō*, M. L. 3962-3963 ; *habitātor*, *habitābilis*, *habitāculum*, M. L. 3961) ; *habitārium* et ad., co., in., *post-habitō*. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions *habēre comitia, contiōnem, tendūm* (sens italien et resté très classique) ; cf. osq. *comono no hipid « comitia ne habuerit »* ; *hoc habet « il en tient », dans l'emploi de [sē] *habēre* avec un adverbe *benē, male*, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 9, 1 : *Tullia nostra recte ualeat; Terentia minus belle habuit* ; c'est ce sens de [sē] *tenir* qui explique *habitūs*, -ūs m. « maintien » (cf. gr. ἔχειν), repris par le fr. *habil*, *ir. aibit*, et ses dérivés : *habitūdō* (= ὀχέος, rare, mais déjà dans Térence), M. L. 3964 ; *habitūr* « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.), et l'adjectif de la langue grammaticale *habitūtis* (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état ; *habilis* « qui tient bien, bien en main », h. *ensis*, *galea*, *arcus* ; *habilis ad* bien adapté à » (cf. aptus) ; M. L. 3960, et *habitūtis, inhabilis, habēna f.*, substantif en -no-. (cf. *fe-num*) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rēnes [qu'on tient en main] » ; demeuré en celtique : irl. *abann*, gall. *ajwyn* ; diminutif *habēnula* « petite languette de chair » ; dans les composés *abhibēō*, & λ. Plt. joint à *abstō*, Tri. 265 ; *abhibēō* « appliquer à (sens physique et moral), tenir contre » ; *abhibitūtis* (tardif) ; *cohibēō* « tenir ensemble, contenir » ; *cohibilis* et *incohibilis*, *biliter* ; *cohibitō* (tardif) ; *diribēō* « écarter l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) » ; *diribitō* ; *exhibēō* « produire en dehors », *exhibitō*, -tor, -tōrius (tardif) ; *inhibēō* « maintenir dans », d'où « arrêter » ; *inhibitō* (Cic.), et « infliger (un châtiment) ; exercer sur quelqu'un une autorité », cf. býro ; *perhibēō* : 1^o fournir, p. *testimoniūm, operam* ; 2^o répandre un bruit, *perhibēō* (= *ut ferunt*) et finalement « nommer, désigner » ; *prohibēō* (osq. *pruhipid* « prohibuerit ») (prōbēō, Lucr. 1, 977 ; 3, 864, d'après *praebeō*) « tenir à l'écart », « empêcher » et *prohibitō*, -tor (tardif), -tōrius ; *redhibēō* « [faire] reprendre » ; *redhibitō* (terme de droit), -tor, -tōrius ; *dēbēō* « tenir de quel-*

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en *dēhabēō* « avoir en moins » ; *praebeō* (ombr. *prehabia*, *prehobia* « *prae-hibeat* ») « présenter » et « fournir » (sē *praebeō* « se présenter, se montrer »), cf. *praebinda*, **probenda*, M. L. 6708 (le brit. *prounder* semble provenir du fr. *provenir*) ; *antehabēō*, *posthabēō* faire passer avant, après, et, à date tardive, *subter*, *superhabēō* (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : *habēre aliquem sollicitum* « tenir quelqu'un dans l'inquiétude » ; puis *habēre deōs aeternōs ac bēatos* « tenir les dieux pour éternels et bienheureux » : de là, au passif, *habeō* « je suis tenu, je passe pour » (cf. *perhibē*, -ri) et la construction avec un adverbe : *unum hoc sic habeto* ; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, *peſſumūm habuissi* et *nīl habēre* (d'où *habentia* I. « avoir, bien » ; & λ. de Claud. *Quadrig.*) ; *habēt in cornu, longi fuge* ; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, *quattuor et triginta tun habebat* (= *nātūs erat* annos). — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, *auis, quae dicitur auetarda, bona est, sed puto hic non habere* (mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous) ; Peregr. Aeth. 23, 2, *inde ad sanctam Teclam habebat de ciuitate forsitan mille quingentos passus*, cf. Lōfstedt, *Komment.*, p. 43 ; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — *Habēō* a servi encore à former de nombreuses locutions verbales ; cf. h. *initium, finem* (classique) ; h. *rigōrem*, Chir. 326 ; h. *cupiscentiam*, Peregr. Aeth. 5, 7 ; h. *famem*, v. Lōfstedt, *Komment.*, p. 147.

Habēō, comme gr. ἔχω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, *de republīcā nīl habēō ad te scribere*, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varron, R. R. 1, 1, 2, *rogas ut id mihi habeam curare* ; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de *habēre = dēbēre* ou *perēbēre*, par exemple : Tert., Apol. 37, *si inimico iubēmur diligere, quem habemus odisse?* ; adu. Marc. 4, 40, *ouis ad uictimam duci habens*, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emplois avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que *domitāz habēre libidinē*, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que *compertum ego habēō*, Sall., Cat. 58, 1 ; *quod me hortaris ut absoluum, habēo absolūtū suauē...* ἔχος ad Caesarem, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait *comperi, absolūtū*, et qui acheminent *habēō* vers le rôle d'auxiliaire ; v. Thea. 2455, 65 avec bibliographie. — Usité

publicae haruspices consulū, cum eo qui responderit, capit punitur.

Le premier terme du composé *haruspex* est expliqué comme un mot signifiant « boyau », à rapprocher peut-être de *hernia*, *hīra*; cf. v. *isl. gorn* (pluriel *garnar*) « intestin » et v. *h. a. garn* *fil*, lit. *žárna* « intestin », alb. *zore* « intestin », gr. *χορδή* « boyau », skr. *hīrd* « veine », *hīraḥ* « lien, ceinture ». Le mot *harioī* en serait un dérivé, direct ou indirect, avec le suffixe *-lo-* qu'on a dans *figulus*, par exemple. — L'étymologie proposée par Alfred Boissier, MSL XI 330 et XII 35, qui expliquait *haru-* par l'assyrien *har-* « foie », longtemps abandonnée, a retrouvé des partisans à cause des ressemblances entre l'haruspicie étrusque et l'haruspicie babylonienne ; cf. J. Nougayrol, Bull. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1955, p. 509 sqq. *Haruspex* serait un composé hybride étrusco-latine (?) .

hasta (*asta*, Inscr.), -ae f. : 1^o lance, pique = ἤγρος 2^o tout objet en forme de lance. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4072.

Dérivés et composés : *hastula*, M. L. 4073 et 4073 a, *hastula régia*, nom latin de l' « asphodèle » ; *hastatus* : -i dicti qui primi hastis pugnabant, Varr., L. L. 5, 89, d'où *hastō*, -ās (Frontin) ; *hastile* n. « bois de la lance », M. L. 4072 a ; *hastiliāris* ; *hastarius* (*hastiā-*) ; *hastifer* (Inscr. = ἀλυπήρος). Le germanique a emprunté (*h*)*asta* : v. *h. a. ast*; (*h*)*astula*, v. angl. *aestel*; l'irl. a *eastel*.

La lance est le symbole de la propriété quiritaire : aussi on en plantait une devant le lieu où se faisait la vente des biens des débiteurs du trésor public : de là l'expression *sub hasta uēnire*; *hastarius* *praetor*, *hastarium* « ubi uenduntur bona proscriptorum ». De *sub hasta* la langue juridique a même dérivé *subhastō*, -ās « vendre à l'encan », *subhastarius*, *subhastatiō*.

L'ombrrien a, avec vocalisme *o*, *hostatu* « *hastatōs* », *anhostatu*, *anostatu* « nōn *hastatōs* »; l'irlandais a *gat* « verge » (à côté de *gas* « tige qui pousse ») et le gotique *gaids* « aiguillon », le vieux saxon *gard* « bâton ». Il résulte de là que le *-st-* de *hasta* reposeraient sur *-dzh-, passé à *-s-, d'où *-st-*, et que l'a latin et irlandais représenterait une voyelle réduite en face de l'o ombrrien ou un vocalisme « populaire »; l'a germanique est ambigu. Le rapport avec v. sl. *gvozd'* « clou » serait plus douteux, à cause du -o- slave.

haud (*haut*, *hau*) : négation intensive, ce qui en exalte l'emploi dans la langue familiale et dans la conversation et la fréquence dans les litotes : *haud facile*, *hau longē* (= *propē*), *haud sānē commodū* (= *pericūlūm*), *hominēm haud impūrūm* (= *h. ualde laudūm*), *haud mediocris uir*, etc.; *haud unquam*, *haud quāquam* (où la valeur intensive de *haud* est corroborée par l'emploi de *ne* avec *ē* dans *nēquāquam*); *hau sciō*, *haud sciō*; *haud dum* (qui ne semble pas attesté en dehors de Tite-Live et de Sil. Ital.).

Haud semble être la forme syncopée d'un ancien mot autonome, comme *hilum*, etc. (on en rapproche le substantif irlandais *gau* « mensonge, tromperie »; cf. Thurneyssen, IF 21 179), qui primitivement se serait ajouté à la négation pour la renforcer (cf. Plt., Ba. 1037, *neque ego hau committam ut...*), puis, finalement, aurait pris

la valeur négative comme fr. *pas*, *point*, *rien*. L'emploi en est limité ; il est fréquent chez les auteurs anciens mais devient de plus en plus rare à mesure que l'usage s'approche de la période classique ; César en a un exemple ; Cicéron s'en sert surtout dans des formules toutes faites (cf. toutefois Cat. Mai. 23, 82, où *hāndā* une valeur emphatique) ; Horace, qui l'emploie dans les Satires et dans les Épîtres, l'évite dans les Odes, Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme de négation est bannie de la langue populaire (Vitrue, Pitrone) ; cf. Wackernagel, *Vorles.* II 256 et Thes. L. VI 3, 2558, 76 sqq. Non représenté dans les langues romanes.

La négation est, on le sait, sujette à se renouveler pour le besoin de l'expression (cf. gr. *oū*, arm. *oč*, aussi nouveaux). Sur l'origine de formes de ce genre, si l'histoire n'en est pas fournie par des textes, il est difficile de faire des hypothèses précises.

hauriō, -is, *hausi*, *haustum* (et aussi, à l'époque impériale, *hausus*, *hausurum*, par exemple dans Vg., Ae. 383, sans doute d'après *haesi*, *haesum* ; et même *hauriū*, *hauriū* dans Varr. d'après Prisc. GLK II, 540, 3, *hauriūm*, *hauriūrūm* dans Apulée), *haurire* : puise, h. *aquam ex puto*, sens physique et moral : *omnia dix hausta e fonte naturae*, Cic., Fin. 1, 21, 71; par suite « vider », Vg., Ae. 1, 738, *ille impiger haustū | spumam pateram*; et « avaler d'un trait, engloutir », d'où « dévorer, consumer », e. g. Col. 8, 17, 11, *qui dentibus carent, aut lambunt cibos aut integros hauriūt*; Sil. 3, 654, *nos tellus hauriūt*; Tac., H. 4, 60, *cunctos incendium hauriūt*; métaphoriquement, *haurire oculis*, *auribus*, d'où *h. animō*.

Par analogie, *haurire* s'emploie avec le sens de *fodere*, *effodere* « creuser, percer », ainsi Ov., M. 11, 187 *humum | effodit*... *terraeque immurmurat hausta*; par suite *haurire laius*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 4082 (*horiē*).

Dérivés et composés : *haustus*, -ūs m. : action de puiser ; trait (boire d'un trait); *hauster*, -ōris m. (rare, époque impériale) : celui qui puise; *haustū*; (*haustum*, -ī : v. plus bas ; et *hauriō*, -tor, -tōrūm (Ital.) = ἀντλητός, M. L. 4093; *dehauriō*, *de(h)ōriō* : v. plus bas; *exhauriō* : épouser (sens physique et moral); *in-exhaustus* (Vg. ; = ἀνέξαντλητος); *perhauriō* (rare; Plt., Tert.).

On trouve dans Caton, Agr. 66, 2, l'impératif du composé sous la forme *deorūt*; d'autre part, l'infinitif sarde *orire* suppose une forme latine sans diphthongue. Le dérivé *hastrum* « machine à puiser de l'eau » est attesté sans *h* initial dans les manuscrits de Lucrèce 5, 516; de même, le manuscrit C de Plaute a *peraurienda* Mil. 34 (*peraudienda* cett.). — Il est difficile de dire quelle est la forme authentique du verbe : *hauriō*, **auriō* ou **ōriō*. Il faut noter, à propos de cette dernière, que la tradition manuscrite de Caton n'a guère d'autorité, étant donné sa date récente, et que la forme sarde peut représenter une prononciation dialectale (le dialecte du Frioul a *uri*, *auri*).

Le rapprochement avec gr. *oō* « je puise » (à côté de ἀποτίνει : *κρέπηρα*, *πύρωστης* « papillon qui se brûle à la lumière »; trace de l's intérieur dans l'h attesté par καθάρει : *ἀποτίνει* Hés.; l'esprit doux de *oō* n'est

donné pas attique) et avec v. isl. *ausa* « puiser », *austrum* « acte de puiser » est séduisant ; le *h* serait une addition secondaire, comme dans *hālare*; mais on ne saurait voir dans la forme *austrum* des manuscrits de Lucrèce une survivance de la forme ancienne et cette graphie est sans doute fautive. V. Frisk, sous *oō*.

hebdomada, -ae (eb-) f. : semaine. Doublet populaire de *hebdomas*, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans la langue de l'Église, fait sur l'accusatif grec ἑβδομάδα (cf. *absida*, *lampada*, etc.); Isid. 5, 32. M. L. 4090; *hebdomadūris*, cf. *septimānāris*; *hebdomadālis*.

hebēō, -ēs, -ēre : être émoussé, obtus (sens physique et moral). Ne semble pas attesté avant l'époque impériale; mais *hebes* est déjà dans Enn. et Plt.; *hebescō* dans Cic.

Formes nominales et dérivés : *hebes*, -ētis (accusatif *hebem* dans Ennius, A. 426, et Caecilius d'après Charisius, GLK I 132, 6, cf. *quietem et requiem*; *hērem* et *hēredēm*; *mānsuem*, *mānsuētēm*) : émoussé (s'oppose à *acutus*, s'emploie au physique comme au moral; cf. gr. *ἀκελλός* opposé à *ἀκύν*); *hebescō*, -is (class.); *hebēō*, -ās, d'où *hebetātō* (époque impériale), *hebetātūs*, -ūs et l'adjectif *hebetus* (Gl.); *hebetātīs* (Plin.); *hebēscō* (époque impériale); *hebetūdō* (Macr., St Aug.); *hebētūs*; *hebefaciō* (bas latin).

Aucun rapprochement sûr. En latin, l'adjectif apparaît antérieurement aux verbes, qui en sont peut-être des dérivés secondaires (cf. toutefois *teres* et *terō*). Le sens technique fait penser à un emprunt.

hedera, -ae f. (*edera* dans P. F. 72, 23, mais *hedera*, 89, 16) : lierre. Ancien. Panroman. M. L. 4092 ; et celtique : *irl. eden*. Semble avoir été rattaché à **hēndō* (cf. *prachēndō*) par les anciens; cf. P. F. 72, 23, *ederam flaminī Diali neque tangere, neque nominare fas est, quod edera uincit (de uincio) ad quodcumque se applicat*. V. André, *Lex. s. u.*

Dérivés et composés : *hederāceus* (all. *Hederich*); *hederātūs* (Tert.) « couronné de lierre »; *hederōsūs*; *hederīger* (Cat. = *κυρωρόπος*).

Aucun rapprochement clair; la forme du mot est incertaine, *hedera* ou *edera*; toutefois, les transcriptions grecques ont toujours un ē-, avec esprit rude.

hei : autre forme de *ei*, employée surtout pour marquer la peine, la douleur. Cf. *hei* et *eiūlō*. Cf. aussi *heia*.

heleia (*hal-*), -ae f. : corde, trait; *helciāris* « haleur », et M. L. 4099, *helciāria*; *heliūm*, -ī « collier du haleur » (Apul.). Hybrides dérivés de *Exōw*.

helix, -ieis f. : 1^o sorte de lierre ou d'osier ; 2^o hélice. Emprunt savant au gr. *ἀλιξ* (Plin., Vitr.); demeuré en prov. *euse*, M. L. 4100, et en celt. (écos.) : *eiliq* « lierre ».

helluor (*heluor*, *ell-*), -āris, -ātūs, -ātūs sum, -āri : se gorger de, engloutir, dévorer. A peu près uniquement dans Cicéron.

Dérivés : *hel(l)uō*, -ōnis m. : glouton, qui dévore (Tér., Cic.); cf. P. F. 88, 15, *heluo dictus [est] immoderate bona sua consumens, ab eluendo : cui aspiratur, ut auiditas magis exprobretur ; fit enim uox incitator* (étymologie fantaisiste); *hel(l)uatiō* f. : gloutonnerie.

Terme d'injure à consonne géminée caractéristique, que Cicéron joint à *gurges*; cf. Pis. 17, 41, *ille gurges atque helluo, natus abdomini suo*; Dom. 47, 124, *ille gurges helluatus tecum simul rei publicae sanguine*. A peu près inconnu de la langue impériale. Un participe *helluabundi* : *multum bibentes, ebriosi* est dans CGL V 207, 11.

Mot expressif, d'origine inconnue.

heluella, -ae f. : petit légume, petit chou ; et « helvelles ». Cf. Cic., Fam. 7, 26, 2, *fungos, heluellas, herbas omnes ita conditū, ut nil possit esse suauius*; la glose de P. F. 91, 28, *heluella* : *olera minuta*, semble considérer le mot comme un pluriel neutre. *Heluella* semble le diminutif de *heluola*, glosé *λαχνώπικα* dans le Gloss. de Philoxène.

Sans doute diminutif de *heluus*; cf. fr. « la verduresse ». Mot rare.

heluus, -a, -um : *heluacea genus ornamenti Lydiī, dictum a colore boum, qui est inter rufum et album, appellaturque heluus*, P. F. 98, 18. Attesté en outre dans Varr., R. R. 2, 5, 8. Outre *heluaceus* existent les adjectifs dérivés *heluīus* (*Helius*, osq. *Heleiīs*, pél. *heleūis*), *heluācūs* (-cius, -ceus), *heluēlōs* (*heluolus*), *heluīnūs* « jaunâtre », qui s'appliquent à une sorte de vigne et au vin qu'on en tire; *heluidus*, Isid. 19, 28, 7. Tout ce groupe de mots appartient à la langue rustique. Cf. sans doute *heluella*. Sur *heluennāca uītis*, v. André, REL XXX, 1952, 130.

Heluus est peut-être conservé dans le port. *relva* « gazon » qu'on explique par **helua*, M. L. 4103; et en germanique : v. *h. a. ēlo*, etc.

L'e devant -lu- suppose qu'il faut partir de **ghelwo*, non de **ghelwo-*; en lituanien, les adjectifs en -swas indiquent une « idée de « tirant sur » : *geisvus* « tirant sur le jaune », *zalsvus* « tirant sur le vert » (v. Leskiens, *Bild. d. Nom. im Lit.*, p. 195); cette valeur du suffixe rend compte de l'emploi de *heluus*. Cf. toutefois lit. *īželvās*. Pour l'étymologie, v. *holus*. V. aussi *galbus*, *giluus* et *flāvus*, *fuluus*; et pour le suffixe, *rāvus*, etc.

hem : *hein?* Exclamation, marquant surtout l'interrogation. Cf. *ehem*, qui sert à exprimer l'étonnement.

hēmīcārānia, -ae f., *hēmīcārānum* n. : emprunt au gr. *ἡμικράνια* « moitié de la tête », spécialisé dans le sens de « douleur affectant un côté de la tête, migraine ». Formes populaires : *ēmigrānūm*, *migrānūm*. M. L. 4104.

hēpar, -atis (-aris, tardif) n. : foie. Emprunt de la langue médicale au gr. *ἡπα*; d'où *hēpatīriūs* (Plt.). Peu représenté dans les langues romanes, v. M. L. 4108.

hēr : v. *ēr*.

herba, -ae f. : herbe. S'emploie au singulier et au pluriel; se dit de la jeune pousse : *adhuc tua messis in herba est*, Ov., H. 17, 263; des mauvaises herbes, Vg., G. 1, 69, *officiant laetiis ne frugibus herbae*; des simples. Souvent accompagné d'un nom au génitif ou d'un adjectif qui précise le sens : *h. admīrābili*, *asīnāri*, *dentāri*, *Hercūli*, *herclāni*, *lactāri*, *Mercuriālis*, *montāna*, *phoenīci*, *Sabīna*, *salūtāris*, *sanguināria*, etc.; v. André, s. u. — Sur le sens de *herbam dare*, v. P. F. 88, 10 L. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4109; celtique : *irl. oiriber* « *herbārium* ».

Dérivés et composés : *herbula* (et *herbulatus*, M. L. 4110) ; *herbuscula* (tardif, Mart. Cap., formé d'après *(h)olusculum*) : herbette ; *herbaceus*, *herbeus* : [couleur] d'herbe ; *herbāria* ou *herbēns* (Apul.) : herbeux ; *herbāria*, -ae f. : botanique ; -ium : herbier ; -ius : herboriste ; *herbāticus* (tardif), cf. *aquāticus*, etc. : herbivore ; *herbescō*, -is et *ob-herbescō* : devenir herbu ; *herbīdus* ; *herbīdo*, -ās (tardif) : rendre vert ; *herbīlis anser* : *herba pastus qui gracilior est quam frumento altus*, P. F. 89, 20 (cf. *altīlis*, *farīlis*) ; *herbōsus* : herbeux et « couleur d'herbe », M. L. 4111 ; *herbāgo* : « πτοαγογέτων » (Diosc.) ; *herbāns* (Inscr.) ; *herbītum*, -ium (l. *herbētum*?), *locus in quo herbae nascuntur* (Gloss.) ; *exherbō* : désherber (Colum.), M. L. 3012. — Composés artificiels et poétiques : *herbifer*, -gradus, -potēns (cf. le type grec πονηρός).

Aucun rapprochement connu. Sans doute survivance d'un mot rural prélatin.

herciseō, heretum : v. *erciscō*.

hercle : juron familier, particulier aux hommes. Avec *mē* : *mehercle*, à côté de *mehercūlēs*, forme plus pleine, reformée sur le nom proprement latin *Hercūlēs*. Peut-être survivance de l'étrusque *hercle*. Certains y voient le vocatif d'un thème en *-o*, **Herclo*-, qui apparaît dans le vestinien *Herclo*, CIL I² 394, et le datif osque *He-reklūi*?

hērēs, -ēdis (accusatif *hērem* dans Naevius cité par Non. 86, 33 ; cf. *hebem* ; la forme se retrouve en roman, et fr. *hoir* repose sur *hērem*) : d'abord seulement masculin (l'enfant mâle seul pouvant hériter à l'origine), puis de genre commun à l'époque impériale, *secundus*, *secunda hērēs* : héritier légal.

Malgré Festus, qui enseigne que *heres apud antīquos pro domīno ponebatur*, P. F. 88, 28, le sens ancien du mot est bien « héritier » : c'est par plaisanterie que Plaute l'emploie pour « propriétaire », Men. 477 et 493. De même, c'est par extension de sens que *hērēdūm* a signifié « petit domaine rural » : c'est d'abord la part minimum inaliénable qui doit revenir à l'héritier ; cf. Varr., R. R. 1, 10, 2, *bīo iugera quod a Romulo prīmū diuīsa dicebantur uīritūm, quae hērēdēm sequentur, hērēdūm appellārunt* ; de là le sens de *praeūdūm parvolum* que lui donne P. F. 89, 1, cf. Plin. 10, 50, in *XII Tabūlis legūm nostrārum nusquam nominārū uilla, semper in significatione ea hortūs, in hortī uero hērēdūm*.

Autres dérivés et composés : *hērēdītās* : héritage (sens abstrait et concret) ; *hērēdītārius* ; *hērēdīlōm* : petit héritage (Colum.) ; *hērēdīpēta* (Pétron.) ; *cohērēs*, -ēdis (Cic.) ; *cohērēdūm* (tardif) ; *exhērēs* « déshérité » ; *exhērēdō*, -ās (classique, dérivés d'époque impériale) ; *ex-in-hērēdīō* (tardifs) ; *prō-*, *sub-hērēs*, termes de droit, rares et tardifs.

Il n'y a pas de verbe « hériter » en latin classique ; *hērēdīō*, -ās n'apparaît que dans la langue de l'Église (*hērēdīfīō* dans Irénée), sans doute pour traduire *χαριτόω*, *χαριτούτεω* ; et pour « déshériter » Plaute dit *exhērēdēm facere* ; mais Cicéron a *exhērēdō*. Terme de droit, ancien, usuel. Les langues romanes ont conservé *hērēs*, M. L. 4115 ; *hērēdītās*, 4113 ; *hērēdītārius*, 4114 ; *exhērēdārē*, 3012 a. Le britt. *ær*, *her* est un mot savant.

Etant donné que l'irlandais a *orbe* et le gothique *arbi*

« héritage » en face de lat. *orbus*, il est naturel de rapprocher lat. *hērēs* de gr. *χήρος* « dépouillé » ; plus précisément, on a même rapproché gr. *χηρωστής* « collatéral qui hérite à défaut d'un proche parent ». Les hypothèses qui ont été proposées sur la formation de *hērēs* et de *χηρωστής* sont incertaines.

heri adv. : hier (doublet *heri* avec *i* dans Tér., Eu. 169, *heri minas uiginti pro ambobus dedi* sén. iamb.). La forme normale est *hērt*, devenu *here* ; cf. Quint. 1, 7 ; 1, 7, 22 ; P. F. 22, 23 ; l'i est la désinence du locatif, comme dans gr. *clēt* en face de *clētē* ; l'i de *heri*, sans autre exemple, est analogique des autres locatifs du thème consonantiques du type *rūri*, *tempēri*, *Carthāgi*ni. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4115 a ; B. W. s. u.

Dérivé : *hesternus*, formé comme *aeternus*, *sempernus*, et *hodiernus*, *nocturnus*, *diurnus* et, tardif, *moernus*. Substantif : *hesterna* scil. *diēs* (Ital., etc.)

L'indo-européen, qui n'a pas d'adverbier commun pour « demain » (v. *crās*), en avait un pour « hier ». L'initial comporte des alternances de forme du groupe initial comme *humus* : gr. *χθές*, *χθές*, *irī. in-dhē*, gall. *deg* des formes à -y- en indo-iranien : skr. *hyāh*, av. *ya* ; persan *di*, et des formes simples : lat. *heri*, de **ghes-* v. h. a. *gestaron*, sans doute aussi *abl. dīe*.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique : v. h. a. *gestaron*, v. angl. *geastron*. En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

*heriēs, -ēl f. : volonté. Figure dans une sorte de litanie que nous a transmise Aulu-Gelle 13, 23, 2, *Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, † Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Neriensem Martis*, où *Heriem Iunonis* semble équivaloir à *nūmen Iūnōnis*. A rapprocher peut-être la fin de vers d'Ennius, A. 104, *Neriensem Mauortis et Herem* (*Herem* coni. Meursius : *herclēm, erdem codd.*), où il faut sans doute lire *heriem* dissyllabique avec première syllabe longue « par position » (du reste, toute la prosodie de ce passage est très trouble ; cf. les réflexions d'Aulu-Gelle sur la scansion de *Neriensem*). Cf. aussi la glose de P. F. 89, 6, *herem Marteām antiqui accepta hereditate colebant, quae a nomine appellatur herēdum, et esse una ex Martis comitibus putabatur*, où *herem Marteām* est comparable à *Heriem Iunonis* et identique à l'expression rétablie par conjecture dans le fragment d'Ennius et où, par conséquent, il faut peut-être lire *heriēm*. Le nom, sans doute dialectal, a disparu en latin et ne s'est maintenu que dans des formules rituelles obscures et corrompues ; mais la racine se retrouve dans le caatif *hōrōr*, *hōrōr*, proprement « faire vouloir », et elle est bien représentée en osco-ombrien ; cf. osq. *heriam* « uim » (Buck), « delectum » (Vetter) ; v. *hōrōr*.

herna n. pl. ou f. sg. ? : mot marse d'après l'ahragé de Festus, 89, 24. *Hernici dicti a saxis quae Marsi herna dicunt* ; cf. Serv., A. 7, 684.

On a rapproché av. *zarṣṭva-* « pierre ». Peut-être mot indigène.

hērēnia, -ae (d'après les langues romanes ; graphie *hērēnia*, *hērēnia* dans les Gloss., cf. le jeu de mots du Ca-

lalépton 12, 8) f. : hernie (v. fr. *hargne*, *hergne*). M. L. 1116.

Dérivés : *hērēnōsus* ; *hērēniacus*, CIL XII 5695 (cf. *coeliacus*).

Rare, non attesté directement avant Celse et Marcial ; le terme proprement latin est *rāmēs*, *rāmītōsus*.

Cf. *haru-spezi*?

herpēta, -ae f. : herpès. Forme populaire, latinisée et faite sur l'accusatif de gr. *ἐρπης* (cf. *lampada*), à côté de la transcription savante *herpēs*.

herus : v. *erūs*.

hetta, -ae : *res minimi pretii...* *Alii pusulam dixerunt esse quae in coquendo pane solet adsurgere, a qua accipi rem nullius pretii cum dicimus : non hetta te facio*, P. F. 88, 24. Sans autre exemple. Mot populaire à consonne géménée expressive. Les gloses ont la forme *hitta*, expliquée, d'après Festus, par *ὑπήν φόλας, membranum in carne ; φλυκτής ἀρτοῦ*. Peut-être simplement le gr. *ἵττα* (comme fr. *ioota*) ; cf. Niedermann, *Gnomon*, 3, 1927, p. 354.

heu : hélas, interjection servant surtout à marquer la douleur. Accompagné souvent d'un accusatif : *heu me miserūm*. Ancien, usuel et classique. Cf. *(h)eī* et *ehē*. M. L. 4122.

heus : *hōla, ho, hé !* Exclamation servant à appeler ou à interroger. Accompagne souvent un vocatif. Ancien, usuel. Cf. *ehō*.

hērēnus : v. *hiems*.

hibiscum (-cus f., *ibiscus*, *ebiscus*), -ēl n. : sorte de mauve (Vg., Buc.). La forme neutre semble la plus ancienne, cf. Thes. s. u. Le gr. *ἴστακος* (Diosc.) doit être une transcription du latin ; le grec dit *ἀθάλα* ou *ἄπλατη*. M. L. 4127, 5275. Celtique?

hic, haec, hoc(e) : démonstratif de la première personne, et par suite de l'objet le plus proche : « celui dont je parle, celui que je montre, celui-ci ». Sert à annoncer ce qui va suivre : *hōc ut*, etc. Usité de tout temps. Partiellement confondu dans les manuscrits avec *is*, surtout au nominatif masculin pluriel *hī* et au datif ablatif *hīs*. Nominatif pluriel masculin archaïque *hīs*, *hīsc*, v. Thes. VI 3, 2699, 69 sqq. Le neutre est demeuré seul ou en composition, et figure encore dans le « languedocien » *oc* et le fr. *oui* de *o* *ù* où *ó* est issu de *hōc(c)* employé dans le sens de *ta* ; v. Thes. VI 3, 2746, 56 sqq. et cf. B. W. sous *il*. M. L. 4158. V. plus bas les formes adverbiales.

Hic est scandé bref à l'époque archaïque ; cf. Lindsay, *Early latin verse*, p. 119, § 9, et p. 163, § 33 ; une graphie *hec* est attestée sur une inscription, CIL I² 9 ; la scansion longue est de règle, au contraire, chez les classiques, où la quantité brève n'apparaît plus qu'exceptionnellement. *Hic* représente une prononciation emphatique *hīc*, avec gémination de la gutturale, du reste attestée épigraphiquement, CIL IX 60, analogue de *hoc*, où la géménée est issue de **hōd-ce*, et qui s'est maintenue dans les formes romaines, cf. M. L. I. I. Les formes de génitif et de datif sont tantôt dissyllabiques *hūiſus*, *hūic*, ce qui est la règle dans la poésie classique,

tantôt monosyllabiques ; cf. Lindsay, op. laud., p. 64, § 35.

Adverbe de lieu : *hīc* (de *hei-ce*, cf. fal. *heic*, *hec*, *fe*) « ici », M. L. 4129, *hīc*, **hīcce* ; *hōc*, *hūc* « ici » (avec mouvement) et **hō-* dans *hōrsum*. M. L. 4159, *hōc*, **hōcce*, et 4223, cf. *hūcuse* ; *hāc* « par ici », M. L. 3965, cf. *hāc-propter* (rare), *hāc-tenuis*, M. L. 3967 ; *hīc* « d'ici », M. L. 4134, et *dehīc* (cf. *deinde*), déjà dans Plaute, mais évité par les classiques et surtout usité dans la latinité impériale, cf. Thes. s. u. ; *exhīc* (tardif, cf. *exinde*) ; cf. aussi *hō-dīē*, *hōc annō*, M. L. 4161, 4163, et *ecūm* ; *ecce hic* « ici ».

Comme *ist* et *ille*, auxquels il s'oppose, le démonstratif *hic* se compose d'une particule et d'un ancien démonstratif.

Le -ce (-c) final est une particule enclitique postposée aux formes courtes telles que *hī-*, *hō-*, *hum*, *hūi*, etc., d'où *hīc*, *hōcc(e)*, *hunc*, *hūic* ; ce -ce (-c) ne s'ajoute pas nécessairement à une forme longue telle que le génitif *hūi* ; ce n'est pas un élément essentiel ; au pluriel, on n'a guère que *hī*, *hāc*, *hās*, *hōrūm*, *hīs* (mais neutre *hāc*, peut-être pour le distinguer du féminin).

Le démonstratif est au fond le même que celui qui, à l'état isolé, sans particule préposée et sans -ce postposé, sert d'anaphorique : *is*, *ea*, *id*. Ce démonstratif, appartenant à skr. *ayam*, génitif singulier *asya*, est obtenu à l'aide de deux radicaux distincts, **ci*, *i* et *e/-o/-*. En indo-iranien, il indique l'objet rapproché. Le nominatif masculin *i* est identique à *is*, qui a seulement en plus la désinence -s ; la différence est la même que celle entre skr. *sd* = gr. *ó* et skr. *sdh* = gr. *óc*. Le neutre correspondant à *is* est pris à la racine *i* : *id* ; celui qui correspond à *hīc* est de la racine *o* : **hōd-ce*, d'où **hōcce*, *hoc(c)*. Le féminin *hāc-e* est fait comme *quae*. Le détail des formes de *is* et de *hīc* diffère ; ainsi le génitif : *eius*, d'une part, *hūi*, de l'autre. Mais les radicaux sont les mêmes.

La particule préposée *hī* est sans doute apparentée à skr. *hi*, av. *zi*, gr. *-x*. Elle se retrouve au premier terme du composé *hō-dīē*, qui, sauf la particule initiale, répond à skr. *a-dyid* « aujourd'hui », littéralement « ce jour-ci » (pour la formation, cf. gr. *σήμερον*, cité sous *cis*). V. aussi *hōrūs*.

L'osco-ombrien *a*, au sens de *hīc*, le même radical qui figure dans *hīc* et *is*, parfois sans aucune particule, ainsi, au datif singulier, *ombr. esmei* « huic », cf. skr. *asmei* « à celui-ci » ; le plus souvent avec des particules autres que *hī*, par exemple ablatif singulier osq. *eks-u-k*, *ombr. ess-u*, nominatif pluriel féminin osq. *ek-as*, *ek-as-k* accusatif pluriel féminin osq. *ek-ass*, etc. Ces formes justifient l'analyse qui a été faite ici de lat. *hāc-e*, *hās*, etc.

hiems (hiems ; et hiemis, Cat.), hiemis f. : mauvaise saison, hiver ; mauvais temps, tempête. Toutefois, ce dernier sens, bien qu'attesté en prose (Cic., Plan. 40, 96 fin ; Nep., Att. 10 fin), semble un terme technique de la langue nautique ; il est surtout fréquent dans la poésie impériale, où il peut être une imitation de gr. *χειμών*, *χειμά*. Ennius et Lucrèce, César, Varron et le plus souvent Cicéron emploient *hiems* au sens de « hiver » ; cf. Enn., A. 424, *aestatem autumnū sequitur, post acer hiems it*. En poésie, quelquefois « froid, frisson »

et au pluriel « années » (d'un vieillard). Ancien, usuel. Non nom (cf. plus bas).

Dérivés et composés : 1^o *hiemālis* : d'hiver, tempêteux ; *nauigatio longa* et *hiemalis*, Cic., Fam. 6, 20, 1 ; *hiemā*, -ās : 1^o passer l'hiver (dans ce sens tend à être remplacé par *hibernō*) ; 2^o être en tempête, *hiemā mare*, Hor., Sat. 2, 2, 17 (cf. *yeuādō*, *yeuātō*) ; 3^o impersonnel, *hiemāt* « c'est l'hiver, il fait froid » ; 4^o faire refroidir, congeoler (Pline) ; *hiemātō* ; *exhiemātō* (Ital.) ; *perhiemātō* (d'après *pernoctō*, Colum.).

2^o *hibernus* : d'hiver ; *hiberna* n. pl. : quartiers d'hiver ; *hibernum* (sc. *tempus*) (à partir de Minuc. Fel., cf. aussi Vg. Ae. 1, 266) « hiver » (*hibernus*, Mul. Chir.), qui a remplacé *hiems* dans toutes les langues romanes, M. L. 4126 ; et le dénominal *hibernō*, -ās : hiverner. Panroman. M. L. 4124, et *exhibernārē*, 3012 b ; *hibernāliū* (cf. *autumnāliū*) ; *hibernāculūm* (époque impériale), cf. *tabernāculūm* ; *hibernātō* (Gl.) = *ταραχηλωσις*.

Une forme à degré zéro **him-* figure dans des adjetifs composés *bīmūs* (de **dwi-him-os*), *trīmūs*, *quādrīmūs* « de deux, trois, quatre ans », mots de la langue rurale, s'appliquant aux animaux qui, nés au printemps, en été ou en fin d'année, ont passé deux, trois, quatre hivers, par opposition à *hōrns*, *annīculūs* et *annōtīnūs*. L'origine de ces adjetifs n'avait pas échappé aux anciens ; cf. Cassiod. (ex Eutyche), GLK VII 200, 5, *bīmūs*, *trīmūs*, *quādrīmūs* *quasi a bis, ter, quater, hieme dicta*. Ces adjetifs, en passant dans la langue commune, se sont ensuite appliqués aux enfants ; mais, dans les langues romanes, ils n'ont survécu qu'avec leur valeur ancienne, cf. M. L. 1107, *bīmūs* ; 8907, *trīmūs* ; 6919, *quādrīmūs*. De *bīmūs*, *trīmūs*, *quādrīmūs* existent aussi les dérivés *bīmūlūs*, *bīmātūs* « âgé de deux ans » et *bīmātūs*, -ās m., etc. Il n'y a pas d'adjectif pour dire « d'un hiver » (tandis que le grec a *χιμάρος*, le latin recourt à des dérivés (récents) de *annūs* : *annīculūs*, *annōtīnūs* ; v. Meillet, MSL 23, 146 (cf. aussi *uitūlūs*). Après *quādrīmūs*, on a des composés de *annūs* : *quīngūnīs*, *sexeñīs*, etc. M. W. Schulze a noté que Horace oppose *bīmūs*, *quādrīmūm* *merūm* à *uīnum* *quīngūnīe*.

Les formes de *hiems*, -*himūs* et *hibernus* sont toutes anciennes. Elles appartiennent à une racine indo-européenne désignant les frimas, l'hiver, la neige.

Le mot *hiems* est d'un type archaïque ; il repose sur un thème à vocalisme radical zéro **g-hi-* suivi d'un élément *-em- qui ne se retrouve guère à l'état de suffixe. Le même mot existe en iranien, où l'on a av. *zīdā*, *gēzīmō*, au sens de « hiver ». — Le même vocalisme que dans *hiems* apparaît dans un nom de la neige : gr. *χιών* (gén. *χιώνος*), arm. *jian* (gén. *jean*) ; le latin a un autre nom de la « neige » aussi indo-européen, *nīz*. — Pour la racine, cf. av. *zayana-* « d'hiver ».

En face de cette forme, il y a des dérivés à vocalisme radical e-. En -ā : v. sl. *zīma*, lit. *zēmā*. Souvent un mot en -n-/r-, notamment gr. *χεῖμα* et *χειμῶν* « hiver », avec les adjetifs *χεῖμος* et *χειμερῶν* « hivernal », le latin *hibernus*, de **gheimrīnos*, est du même type ; le b résulte d'une dissimilation (v. *formīca*, *formīdō*) ; le suffixe -no- joue un rôle analogue à celui qu'on a dans *diurnus*, *nocturnus*, *hesternus* (v. *herī*). Le sanskrit a le locatif *hēmān* « en hiver » et le dérivé *hemantādī*.

Nīlūm, négation, est le plus souvent réduit à *nīlī*, « hiver », l'albanais *dimēn* « hiver », le hittite *gimansā*, de **gimants*, élargissement du thème simple *gim-*. L'arm. *jmerā* « hiver » a reçu le vocalisme radical zéro de *hiems* et des dérivés tels que lat. *-himūs*. Ce même vocalisme apparaît dans le dérivé de la forme en -r- : gr. *χιαρός*, *χιαρός* désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers cheveux. Norv. *gimber* désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau ; dans la *Lex Salica* on a *ingimīs* « bête d'un an ».

Pour les sens, le type lat. *bīmūs* est à rapprocher de gr. *χιαρός*, etc. Pour la forme, cf. gr. *δύο-χυος* « où le climat est dur », *μελάγχηα* taches noires dans la neige ». Le skr. *himā-* est sans doute tiré de seconds vers.

Sur les formes celtes, v. gall. *gaem*, irl. *gam* « hiver » ; V. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, I, p. 66.

hietō : v. *hiō*.

hilarus, -a, -um ; *hilaris*, -e : joyeux. Emprunt au gr. *λαρός*, attesté depuis Plaute. *Hilarus* est la forme ancienne ; *hilaris* a subi l'influence de *trīstis*, avec lequel il forme un couple antithétique ; cf. Hor., Ep. 1, 18, 89, *odurēt hīlārem trīstis, trīstēmē iocōs* ; Quint. 11, 3, 67, 72, 79 ; Cic., Att. 12, 40, 3. Une forme tardive *hīlāris* avec apophonie (cf. *camera*, *citera*) se lit CIL II 3684 (îles Baléares). L'adverbe ancien est *hilarē* ; *hilariter* n'apparaît qu'à basse époque (S⁴ Aug. ; Vulg.). Non roman.

Dérivés et composés : *hilarulus* (Laev.) ; *hilariculūs* (Sén., cf. *trīsticulus*) ; *hilarō*, -ās ; *hilaritādō* (archaïque) ; *hilaritās* (classique) ; *exhilarō* (Cic., Fam. 9, 26, 1, surtout fréquent dans la langue impériale) ; *exhilaritō* (Aug.) ; *exhilarīō* (bas latin) ; *hilarīcō* (Itala) ; *hilarēscō* (Aug.) ; *hilarēns* (Visio Pauli) ; *hilarōsso* (Isid.).

hilla(e) : v. *hīra*.

hīlūm, -i n. : *hīlūm putant esse quod grāno fabae adhaeret, ex quo nīlī et nīlūm*, P. F. 90, 7.

Hīlūm dont le sens précis n'est pas autrement connu (Nonius le définit seulement *breue quoddam*, 121, 3 ; et l'explication de Varro repose sur un faux rapprochement avec *hillae*) ; s'emploie comme particule avec le sens de « tant soit peu », cf. Lucr. 4, 515 et *libella aliquā si ex parti claudicat hīlūm* ; 3, 514, *aliquid prorsum de summa detrahērē hīlūm* ; de même *perhīlūm*, Lucr. 6, 576, *summa magis medīs, media imīs, ima perhīlūm* ; cf. l'emploi de *frīt*, *flocus*, *naucus* dans des locutions négatives. *Hīlūm* peut être suivi d'un génitif, cf. Lucr. 3, 220, *neq̄e dūt pōndērīs hīlūm*, où *hīlūm* = *quīcūm*, comme déjà le notait Varro à propos du vers d'Ennius, A. 14, *quāe dēdī ipsa cāpīt neq̄e dīspēndī fācīt hīlūm*. Le plus souvent, *hīlūm*, *hīlō* accompagnent une négation ; cf. *neq̄e hīlūm* dans les exemples de Lucrèze et d'Ennius cités plus haut, auxquels on peut ajouter Lucr. 3, 518, 783 ; 4, 379 ; 5, 1409, *neq̄e hīlō* | *maiōrēm intērē capīt dulēcīnūs frūctūm*. De là : *nīlūm nīlūm*, *nīlīlī nīlī*, *nīlōlō nīlō*, de **ne hīlōm*, etc., formes renforcées de la négation, et *perhīlūm* « très peu » (Lucr.), *perpālūm* (Cic.).

Nīlūm, négation, est le plus souvent réduit à *nīlī*,

qui, comme **ne oīnom*, *noēn* à *nōn*. La brève de *nīlūm* semble bien attestée dans Plaute ; cf. Lindsay, *Early Lat. verse*, p. 121. Elle est peut-être dans *nīlī* un effet de la loi des mots iambiques, comme dans *mīlī*, et en même temps abrégement phonétique devant l'final (cf. *animal*, *calcār*, etc.). De *nīlūm* elle se serait étendue aux formes trisyllabiques. Du reste, *nīlūm* est une graphie strophique. On prononçait *nīlī*, comme *mi*. L'élosion de la finale s'est généralisée en vertu de la tendance à abréger les mots accessoires. Mais *nīlūm*, *nīlūm* signifiait « le néant » ou employé avec sens fort, conserve sa forme pleine, cf. gr. *οδέν*.

Mot expressif à date ancienne, *nīlūm* a perdu de sa valeur et il est mal attesté en roman, M. L. 5922 a ; le français a été amené à y substituer le nom de la « chose » : *rem*, d'où *rien* ; les autres langues romanes ont des substituts divers : it. *niente*, etc.

Dérivés et composés : *nīlōlō*, -ōnīs m. (Gloss.) : *οδένων* ; *nīlōlōmīnūs* (*nīlōlō*) ; *nīlōlōtētīs* : néanmoins ; *adnīlōlō*, -ās : mot forgé par la langue de l'Église pour traduire *ἔκουδενών* ; Hier., Ep. 106, 57, *nīlī forēt *ἔκουδενώνας* non *putabīs transferēdūm* « *despēxītīs* », *sed secundūm istīs temporis disertissīmūm interpretētīs* « *adnīlōlōtīs* », *uel* « *adnūllastīs* », *uel* « *nullificastīs* », et *si qua alia possunt inuenīrī apud perītō portēta uerborūm*. Pas d'étymologie connue.*

hīne : v. *hīc*.

hīnīlō, -īs, -īrē : hennir. Ancien. M. L. 4136 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *hīnīlōtīs*, -ūs m. ; *adhīnīlō* ; *hīnīlōndūs*, -ūlīs (tardif).

L'aspiration de *hīnīlō* a sans doute été transportée dans *hīnīlō*, emprunt au gr. *γνων*, *γνων* « mule », produit d'un mulet et d'une jument (cf. Pline, HN 8, 174), et ses diminutifs *hīnīlōtīs* (M. L. 4138 a), *hīnīlōtīs* (confondu avec *inuleūs*), cf. Varr., L. L. 9, 28. Certaines formes romaines supposent **hīnīlōtētīs*, M. L. 4138.

Onomatopée, sans étymologie.

hīnīlōtētīs, -ās : v. *inuleūs*.

hīnīlō, -ī m. : v. *hīnīlō*. La forme *hīnīlō* qu'on lit dans certaines éditions de Pline est une correction de Pintianus, d'après Aristote, qui emploie *γνων* ; l'existence de *hīnīlō* en latin est très douteuse, v. Thes. s. u.

hīlō, -ās, -ālī, -ātūm, -ātētīs : être bément ; se dit en particulier de la bouche ; de là « rester bouche bément » (devant quelqu'un ou quelque chose), et par suite « convoiter ». Dans la langue de la rhétorique, « faire des hiats ». Même développement dans *χαλών*, *χάσκω*, *χάση*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *hīlōtīs*, -ūs m. : ouverture (de la bouche) ; fente, crevasse ; *hīlōtīs* ; *convōtīs* (Tac.) ; *hīlōtīs*, -ās f. (Tert.) ; *hīlōtīs* (Apul.) ; *hīlōtīra* (gl.) ; *hīlōtēmēbris* (Mart. Cap.) ; *hīlōtō*, -īs (Caton et Garig.) ; *hīlōtō* : s'ouvrir, ouvrir la bouche ; *dehīlōtō* (Varr.) ; *hīlōtō*, -ās (*hīlōtō*, Laber. ; cf. *oscītō*), archaïque et rare (sans doute de **hīlōtō* avec dissimilation du second i, comme dans *societātēs*) ; *hīlōtō*, -ās (Cat., Fortun.) ; *hīlōtō*, qui suppose un adjetif **hīlō-* (Cat., Fortun.) ; *hīlōtō*, qui suppose un adjetif **hīlō-* (Cat., Fortun.) ; *hīlōtō*, qui suppose un adjetif **hīlō-* (Cat., Fortun.)

lus (de *hiō*, comme *crēdūlūs* de *crēdō*), d'où un verbe **hīlōtō* dont serait dérivé *hīlōtō*, cf. *petō*, *petūlēs* et *petūlūs* ; *hīlōtātō* ; *in-hīlō*, -ās : être bouche bément devant, convoiter ; *intēr-hīlō* (Tert.) ; *sēmīhāns*. Aucune de ces formes n'est demeurée dans les langues romanes.

Le présent *hiō*, *hiāre* se superpose à lit. *žījōu*, *žīoti* « être bément » et à serbe *zjām*, *zjāti* « ouvrir la bouche » (v. sl. *zējō* « je suis bément » répond sans doute exactement à lit. *žījōu* ; cf. aussi v. h. a. *giēn* « être bément » et *gewōn* « ouvrir la bouche toute grande ») et *hīsō* peut-être à v. angl. *giscian*, mais surtout, avec un autre suffixe, à v. isl. *gīna* « être bément », v. sl. *zīnō*, *zīnōtī* « ouvrir la bouche, devenir bément ». — La racine a comporté des élargissements, ainsi dans v. angl. *gipīan* « haïteur » ; et il est difficile d'écartier un rapprochement approximatif avec gr. *χαλών* et *χάσκω*. Les formes osq. *eehīnasūmū*, *ombrē*, *ehīato*, qu'on traduit par « ēmitēndārūm, ēmissūm », sont loin pour le sens.

hippacō, -ās : s'ébrouer ; est celeriter animam ducere, ab equi halitu, qui est supra modum acutus, P. F. 96, 5. Cf. *hippīare* : oscītare, badare, CGL V 601, 18 (et *exhippīare*). Un simple **hippāre* « sangloter, hoqueter » est supposé par l'esp. *hipar*, port. *himpar*, M. L. 4139, si ce ne sont pas simplement des onomatopées.

Non attesté dans les textes. Rappelle certains mots expressifs du type tch. *līzīpatī* « haïteur ». Cf. le précédent. Le rapprochement de *līzīcō* n'est qu'une étymologie populaire.

hippagō, -ānīs f. : -es naues quibus equi uehuntur, quas Graeci *τραχαγωνūc dicunt*, P. F. 89, 28. De *τραχαγων*, avec suffixe proprement latin -ō, -ānīs, sans doute d'après *ambāgō*, *indāgō*. On trouve aussi dans les gloses *hippāgō* m. au sens de « cocher » ; forme de *τραχαγων*, influencée par *agāsō*, *equīsō*.

**hir* (ir) ? : creux dela main, main. Le mot n'est attesté qu'à partir de Charisius chez les grammairiens et les glossateurs qui hésitent sur le genre (masculin ou neutre), la flexion (indéclinable, ou *hir*, *hīris*), la forme même (avec ou sans aspirée) ; le passage de Lucilius (1155 M.) où il semblait figurer est manifestement corrompu.

Peut-être s'agit-il d'une forme fictive, que les grammairiens ont cru reconnaître à tort dans le vers de Lucilius mentionné plus haut et qu'ils ont expliquée d'après le contexte. En tout cas, l'incertitude du mot rend aventuré tout rapprochement, bien qu'on ait souvent comparé *hir* avec gr. *χεīpō*, arm. *jeīn*, alb. *dōre* (on cite aussi des mots tokhariens A. *tsar*, etc., dont la forme n'est pas claire, et hitt. *kessar*, v. Duchesne-Guillemin, BSL 39, 211 sqq.). Ces mots désignent la « main » en tant qu'elle prend.

hīra, -āe f. : *hīra*, quae deminutīve dicitur *hīlla*, quam Graeci *vīgōtī*, *intēstīnum* est, quād *ieīnum* uocant, P. F. 90, 3. Mot rare (Plt., Apul., Arn.) ; *hīllae* pl. *trīpēs* : *Lūcānīcae*.

Le rapport avec *haru-* de *haruspez*, etc., n'est pas clair.

hireiae, -ārām f. : sorte de hachis (Arn. 7, 24). Cf. *irceus*.

hireō, -īs v. urcō.

hireus, -ī m. (ircus, Varr., L. L. 5, 97; fircus, sabin, cf. Fircellius) : bouc et « odeur de bouc » comme gr. τράχος (cf. subhirci). Ancien (Plt.), usuel. *Hircus*, concurrencé par caper et par un mot germanique, est conservé seulement en calabrais, M. L. 4140, mais est représenté en germanique : v. h. a. irah « peau de bouc ». Cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

Dérivés et composés : *hirculus* : 1^o petit bouc; 2^o plante à odeur de bouc, cf. gr. τράχος, τράχυς, (Plin. 12, 46); *hircinus*; *hircosus* : qui sent le bouc; *hircosus* (Apul.); *hircipes* (Mart. Cap.) : formé d'après *capri-pes*; *hircō*, -īnis? (Gloss.); *hircocerous* (Boëce) = τράχελος; *hirquitallī*, *pueri primum ad uirilitatem accedentes*, *a libidinē scilicet hircorum dicti*, P. F. 90, 1 (*hirquitallus sans h*, 92, 11), d'où *hirquitallī* « τράχεις» (Censor.) : prendre une voix d'homme (cf. *catuliō*, -īs); *hirquicomāns* (*hirci*) (Querol.); *subhirci* : aisselles (Isid. 11, 1, 65, cf. *subbrachia* et le *hircum ab alīs olēre* de Plt.), M. L. 8360. Cf. sans doute *hirpus*; et peut-être *luperci*, *lupercalia*.

Il y a un nom ancien dans *haedus*. Si le sannite *hirpus* (v. ce mot) est de la même origine que *hircus*, la forme ancienne serait **hirquos*. Étymologie inconnue; peut-être mot prélatin. Le second élément de *hirquitallī* est obscur.

La glose *hirqui* : *oculorum anguli*, provient d'un contre-sens fait sur Virgile, B. 3, 8; cf. Thes. VI 3, 2822, p. 34 sqq.

hirnea (*irnea*), -īs f. : vase, coupe (Caton, Plaute). Cf. *irnela* : *uasis genus in sacris*, P. F. 93, 19; *hiriola*.

Vieux mots, vite tombés en désuétude, suspects d'être empruntés. *Hirnea* est peut-être le doublet dialectal de (*h*)*erneum*.

hirpus (*irpus*), -ī m. : nom du loup en sannite; cf. P. F. 93, 25, *Irpinī appauat nomine lupi, quem irpum dicunt Samnites; eum enim ducem secuti agros occupaere*. Cf. les noms propres *Hirpi*, -ōrum et *Hirpini*. N'est pas attesté comme nom commun en latin; mais figure dans le dérivé :

(*h*)*irpe* -īcis m. : herse; *irpices* *genus rastrorum ferreorum quod plures habet dentes ad extirpandas herbas in agri*, P. F. 93, 23. Même image que dans *frēnum lupātūm*; cf. *lupātūm* dans Rich. Demeuré dans les langues romaines; cf. M. L. 4141, *hirpe* et *herpe*, B. W. *herse*; M. L. 4142, **hirpica* et *erpica* CGL V 359, 47, *erpicārius*; **hirpicāre*, M. L. 4143. Les variations entre *i* et *e*, l'absence de *h* confirment l'origine dialectale. Cf. *hircus* et, pour la finale, *dentex*.

hirquitallus : v. *hircus*.

hirriō, -īs, -īre : -re, *garrire* *quod genus uocis est canis rabiosae*, P. F. 90, 9. D'où *hirritus*, -īs m. (Sid.). Verbe expressif, comme *hinniō*, *hittiō*.

hirsūtus, -īs, -īum : au poil hérissé, *hirsute*. Classique.

Dérivé : *hirsūtia* (Solin.); composé : *hirsūtūs* (?); *hirsūtūs* : *δασύντρωτος* (Gloss.).

Seul dérivé d'un nom en -ū non attesté **hirsū*; cf. cornū, cornutus, astū, astūtus. Le maintien du groupe

-rs- est dû sans doute à ce qu'il provient de la simplification d'un groupe de trois consonnes -res- (cf. urus, skr. rkṣaḥ, gr. ḍρκτος), ou bien à ce que **hirsū*- est une forme récente remplaçant un plus ancien **hirtū*- (comme *pulsus* en face de *pūltāre*), cf. *hirtus*; l'i attesté peut-être une origine dialectale, comme pour *hircus*, *hirtus*, *hispidus*. Un groupe -rr- apparaît dans l'adjectif employé comme nom propre : *Hirritus*, CIL VI 1485; *Hirruto*, IX 3044.

Un rapprochement avec *horreō* ou avec *hircus* est difficile. En tout cas, il s'agit d'un adjectif « populaire ».

hirtus, -īs, -īum : poilu, aux poils durs. Ancien; cf. les noms propres *Hirtius*, *Hirtinus*, *Hirtiānus*, et la glose : *hirtipili, durorum pilorum homines*, P. F. 89, 30. Sans doute de **gher-to-s*; *hirtus* semble être l'adjectif verbal en -to- correspondant à l'abstrait en -tu- suppose par *hirsūtus*. Cf. aussi *hispidus*.

Le vocalisme est de type « populaire », avec un i dialectal?

hiridō, -īnis f. : sangsue. Ancien (Plt.). C'est à l'époque de Pline que *sanguisūga* a commencé à se substituer à *hiridō*; cf. H. N. 8, 29, *cruciatum in potu maximum sentiunt* [sc. *elephantis*] *hausia hirudine, quam sanguisugam uolgo coepisse appellari aduerto*. *Hiridō* n'a survécu qu'en provençal, qui suppose un doublet *hiridō*, *heridō* (cf. CGL IV 86, 10, etc.), avec substitution de -ūgō à -ūdō; cf. *incugine* pour *incudine*, *testūgō* pour *testidō*, M. L. 4144.

Sans étymologie claire. Même formation que *testidō*.

hirundō, -īnis f. : hirondelle; aronde (poisson). Ancien. Les formes romaines remontent à *hirundō* et *hārundō*, M. L. 4145, et au diminutif **hirundula*, 4146.

Adjectifs dérivés : *hirundinīus*, forme ancienne (Plt., Rud. 598), remplacée à l'époque impériale par la forme syncopée *hirundīnus* (-neus); *hirundīnia* (-nīna); *hirundīnaria* (= τρύπην): chélidoine.!

Sans étymologie claire. Même formation que *harundo*, *nebrundīnēs*.

hispānīs : espagnol. Adjectif en -īnus (cf. *Rōmānūs*, etc.), dont proviennent *Hispānia*, -īnīs, -īnīcūs. Cf. gr. Σπανία.

hispidūs, -īs, -īum : hérissé, velu (surtout poétique, non attesté avant Virgile, en prose n'est guère employé que par Pline). Il faut peut-être y rattacher les surnoms romains *Hispō*, *Hispula*. Même formation que *horidūs*. Dérivés rares et tardifs : *hispidō*, -īs; *hispidūs*. Formes romaines douteuses, v. M. L. 4148.

V. *hirsūtus*. Forme dialectale issue de **ghers-k-*o?

hister : v. *histrīo*.

historia, -īs f. : 1^o histoire, récit d'événements historiques, emprunté comme le genre littéraire qu'il désigne au gr. *τοπολ*; 2^o histoire, récit historique ou fabuleux; déjà dans Plt. dans ce sens. Souvent employé au pluriel, *historiae*. Pour le développement du mot en grec, v. F. Muller, *Mnem.* 54, 254 sqq. Celtique : irl. *stoir*, gall. *ystyr*.

Autres emprunts : *historicē*, -īs f. (Quint.) = *τοπολ*; *historicūs*, -īs, -īum = *τοπολ*; *historicūs* m. historien; *historicō*, -īs (bas latin); *historiographus*.

Dérivés latins très tardifs : *historiālis*, *historiā*, *historiāla*, *historiācula*.

histrīo, -īnis m. : acteur, histrion. Forme sans doute dérivée de *hister*; cf. T.-L. 7, 2, 6, *hister Tusco uerbo ludio vocabatur*. Les histrions étaient ainsi nommés, dit Festus, *quod primum ex Histria uenerint*, P. F. 89, 25. Pour la formation, cf. *lūdō*. Ancien, usuel, classique.

De *hister* dérivé : *histrīcus* (Plt.); de *histrīo* : *histrīnīus* (Tac.); *histrīnīus* (bas latin); *histrīnīa* (sc. ars); *histrīo*, -īs (Gloss.). L'allemand *Storger* provient de **histrīo*.

hittus : φωνή κυνός, CGL II 69, 2; *hittō*, λυκεώ CGL III 450, 33; 483, 23. Onomatopée, comme fr. *japon* v. *hittō*.

hiuleus : v. *hiō*.

hōcannīus, -īs, -īum : de cette année. Formation populaire tirée de *hōc annō*, sans doute d'après *aestīus*, *tempestīus*, etc.; cf. Schol. Hor. epod. 2, 47. M. L. 4161.

hōdiē adv. (sal. *foied?*) : aujourd'hui. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4163; B. W. s. u. Adjectif dérivé : *hōdiernus*, cf. *hesternus* (v. sous *heri*). *Hōdiē* a été remplacé dans la langue populaire par des expressions plus pleines : *in hōdie* (Peregr. Aeth.) ou *hōdiernō dī* τη σήμερον ήμέρα. Même tendance dans le fr. « aujourd'hui »; v. B. W. *jour*. Cf. *diurnūm*, *hibernūm* se substituant à *dīes*, *hiems*.

Composé : *hō-dīē*; cf. skr. *a-dyā*. V. sous *dīes* et *hīc*. L'idée de « aujourd'hui » s'exprime partout par « ce jour-ci »; cf. gr. σήμερος (sous *cis*), arm. *ays-aar*, etc., got. *himma daga* et v. h. a. *hiu-tagu*, etc. Là où existe le démonstratif **k-i-* de l'objet rapproché, c'est à ce démonstratif qu'on a recouru. Le latin, qui ne l'a conservé que dans des adverbes tels que *cis*, s'est servi de son démonstratif de l'objet le plus proche, qui est *hi-*, *hō-*; de là la concordance avec le sanskrit, où le démonstratif **k-i-* n'est pas attesté. — Pour la forme, cf. *hōrnus*.

holcōnīs (*hor-*) *uitīs* : nom d'une vigne en Campanie (Plin., Col.). Cf. le nom propre *Holcōnīus*, dans W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 169.

holus, -īris n. (forme ancienne *helus*, cf. P. F. 89, 3, *helus et helusa antiqui dicebant quod nunc holus et holera*; doublet dialectal *folus* dans P. F. 74, 9; forme rustique sans aspiration *olus*; génitif et datif-ablatif pluriel *olerūrum*, *olerīs* dans Lucil. et Caton.) : légume (vert), et spécialement « chou ». Peut être précisé par une épithète : *holus marinūm*, *rusticūm*, *silvestrē*; cf. gr. βασανοκράμην, ἀρπολέχανον; (*h*)*olusātrūm* (génitif *holusātrū*): persil noir, maceron.

Dérivés : (*h*)*olitor* : jardinier (pour la formation, cf. *iānus/iānītor*, *portus/portītor*, etc., formés directement sur des noms d'après *canō* : *cantor*); (*h*)*olitōrīus* (*forum olitōrum*); (*h*)*olusculūm* n.; (*h*)*olērīceus* adj. : végétal; (*h*)*olērītūs*; (*h*)*olērīmūn* n. : jardin potager; *olērōs* = λαχανώδης; (*h*)*olērō*, -īs : planter des légumes; (*h*)*olērītūs*.

Ancien, usuel. N'a pas passé dans les langues romaines, où il a été supplanté par *legūmen*.

Appartient à une racine qui se retrouve dans *helius*. Cf. gr. χλός « couleur d'un vert tendre », χλόν « verdure nouvelle, gazon », χλορός « d'un vert clair » qui indique le disyllabisme de la racine (χλο- repose sans doute sur **ghls-*); v. h. a. *gelo* « jaune », lit. želti « verdoyer » et

želvās « vert »; v. sl. *zelenū* « vert » et russe *zlat* « plante, plante cultivée »; phrygien ζέλχων « λέχων », *zéλχων*, Hes., skr. *hārīt* « jaune, vert » et av. *zairīs* « jaune » (les formes lat. *galbus* et *gilius* sont énigmatiques). — Le groupe de lat. *fel*, *flāuus* est parallèle, mais distinct.

**homelētūm* : *pillei genus*, P. F. 91, 21. Sans exemple, ni autre explication. Un manuscrit porte *homelētūm*. Peut-être transcription corrompue de gr. *φύλων* qui désigne une sorte de coiffure dans Cratinos (Ath. 410 d.).

homō, -īnis m. (flexion sans alternance *homō*, -īnis dans Enn., A. 138 : *uolturūs in spinis miserū mandebat homonem*, dont on rapprochera les formes osco-ombréennes : osq. *humuns* « hominēs », ombr. *homonus* « hominibus »). Un doublet *hemō*, avec e radical; est attesté par la glose de Festus, *hemona*, *humana*, et *hemonem*, *hominem dicebant*, P. F. 89, 8, et par le juxtaposé *nēnō* « pas un homme, personne ne... » de **nē hemō*.

L'alternance *homō*/*hemō* est ancienne; il s'agit d'un dérivé d'un mot indo-européen signifiant « terre » qui admettait l'alternance e, o, zero; v. *humus* : homme, au sens général de « être humain », proprement « né de la terre » ou « terrestre » (cf. Quint. 1, 6, 34, *etiamne hominem appellari quia sit humo natus*, qui du reste se moque de cette étymologie), par opposition aux dieux, qui sont « célestes »; cf. l'opposition grecque de τραχύοντος et de τρουπόντος; de là l'expression biblique *filius hominis* (traduit du grec, qui provient lui-même de l'araméen), *h. dei*, *h. dei et christi*. *Homō* se distingue de *uir* comme ἄνθρωπος, qu'il traduit, se distingue de *dvīp*. Ce sens de *homō* apparaît dans les expressions *genus hominum* (cf. *genus humānum*) et *pro deum hominumque fidem*; *hominum diuonīcum pater*; dans ce sens, *homō* désigne aussi bien la femme que l'homme (cf. gr. ο, η ἄνθρωπος); cf. *homines plous* *V oinuorsei uirei atque mulieres*, S. C. Bac. I. 19; *mares homines*, Plt., Poe. 1311; *qui discernitur homo mas an femina sit*, Varr., L. 7, 17; *homines feminae*, Aug., Ciū. D. 3, 3; *matr, cuius ea stultitia est, ut eam nemo hominem* (= une créature humaine) appelle *possit*, Cic., Clu. 70, 199.

Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers : 1^o homme, c'est-à-dire créature raisonnable (par opposition à *fera*, *bestia*); *si uis homo esse* « un homme digne de ce nom », Cic., Att. 4, 15, 2; ou, au contraire, sujette à l'erreur (par opposition à *deus*) : *possum falli ut homo* (var. *humanus*), Cic., Att. 13, 21, 2; [Demosthenes, *Homerus*] *summi sunt, homines tamē*, Quint. 10, 1, 25; *homines sumus, non dei*, Pétr. 75; 2^o homme, c'est-à-dire mâle, par opposition à la femme, emploi familier, inconnu à la langue classique; *mi homo et mea mulier, uos saluto*, Plt., Ci. 723; cf. Köhm, *Attalēn. Forsch.* 89; 3^o hommes (emploi pluriel), c'est-à-dire « soldats », et spécialement « fantassins » : *capiti homines equitesque producebantur*, Caes., B. C. 2, 39, 5, cf. le fr. « quatre hommes et un caporal »; 4^o homme, c'est-à-dire « vivant », par opposition aux dieux ou aux morts : *inter homines esse* « être au nombre des vivants ».

Dans la langue familiale, enfin, *homō* s'emploie souvent à la place d'un démonstratif : *hic homō e ego*, *homo* « is, iste, ille », cf. ILLE ubi miser famelicus uidet mi esse tantum honorem, *tam facile uictum querere, ibi HOMO coepit me obsecrare*, Tēr., Eu. 260-261. Cf. Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 45. Une phrase comme celle

Cf. Caton, Agr. 6, 2, *si in loco crasso aut caldo seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit*; et Varro le déflnit exactement, R. R. 1, 24, 3, *hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicunt quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiuia esse modiorum, alii ita minus magnum, ut ad CXX descendat, exinde ut uas a' olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud*. Dans Varro, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par *haurire, *hōrire « épouser »*. Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute *hostōrium* cf. *hostia*.

hūe : v. *hic*.

hui : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

hūmānus : v. *homō*.

humēō : v. *umeō*.

humerus : v. *umerus*.

humilis : v. *humus*.

(h)umor, (h)umidus : v. *umor*.

humus, -I f. (comme les autres noms de la terre, *telus, terra*; par réaction du genre sur la forme, ablatif *humū* dans Varro cité par Non. 488, 5 sqq., génitif *humūs* dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus): terre (en tant que partie basse); sol; locatif *humī* « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, *terra, ut putant, eadem et humus; ideo Ennius (Sc. 411 V.) in terram cadentis dicere « cubitis pinsibant humum », et quod terra sit humus, ideo es humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humilimus, quod in mundo infimus humus*. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec (h)umidus. Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *humilis* « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; *humiliter, -ūs, -ūtula, -ūtūdō* (Gloss.); *perhumilis, thelohumilis* (très tardifs); et à basse époque *humiliō* (*humilis*, cf. *leūare/leūis*, etc.), *humiliatiō* et *humiliōtō, -ās = ταπτών* (cf. *nōbilis*, *nōbiliō*), *humilitatiō* (Gloss.); *humilisō* (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; *humō, -ās* « entrer » (les morts), d'où *humātō, -or* (rare), *-tus, -ūs m.*; *inhumātūs* « non enterré », sens classique : ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparaître *inhumātūs* avec *in-* local, « mettre en terre, inhumer », d'où *inhumātō* : *pollinctō* (Gloss.); *circum-, ob-humō*. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu *terrāre, *interrāre dans ce sens. Cf. aussi *homō*.

Humus se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est *terra*, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de *humilis* sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : irl. *uim, humal*; le britt. *uyll, uyllod*.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. *ἐρή* et à all. *erde*. L'autre, *χόνη, χαυά*, a pour correspondant le mot dérivé *humus*, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de *terra*. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans *kṣd̄h*, locatif *kṣd̄mi*, génitif *jmd̄b* (et *gmd̄b*), gr. *χόνη*, v. irl. *dú* (génitif *don*), v. Rev. celt., 40, 437, à consonne *zəmō*, locatif *zemi*. Le hittite a *tegan*, génitif *dagns*, loc. *dagan* issu de *g(h)e^lhōm-, le *tokh*. A *ikam* (B. kan) Pedersen, *Groupement*, 41 sqq., et aussi Kretschmer, Glotta, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérivés, en -ā : gr. *χαυάτēs* et *χαυάd* (avec le composé *χεωχαυάd* « nouveau, étrange »), en -y- suivi de voyelle longue dans v. sl. *zemija* et lit. *zēmē*, en -o- dans lat. *humus*. Malgré la forme en -o-, lat. *humus* a gardé le genre féminin en général; le locatif *humī* peut appartenir au type consonantique : cf. *Karthāgīni* et l'adverbe *hērī*, et M. Niedermann se demande si le nominatif *humus* n'en serait pas tiré.

Lat. *humilis* rappelle gr. *χθαυάλος* et *χαυράλος* (de dérivé en -ā) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. *zēmās* « bas », *zēmīn* « en bas », *zēmī* « sous », v. pruss. *semmai* « en bas », on admettrait un radical *hom- « terre » pour expliquer l'adverbe osco-ombrien attesté par ombr. *hondra, hutra* (et *huntrus?*) « *infrā* », *hondomu* « *inflīmō* », osq. *hutruis* « *infērīs* »; il s'agirait, comme dans *infrā*, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses; en osque, le mot figure dans la table d'exécration de Vibia.

V. le dérivé *homō*.

Le traitement de l'o radical n'est pas clair; cf. le cas de *umerus* (et de *hūmānus*).

hybrida (*ibrida*; *hybris*, *ibris* dans Dracontius), -ās m. : *hybrid-*, bâtarde, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Sucro, *propter obscūrum ius ciuitatis* (Val. Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleur populaire; peut-être demeuré en celtique : britt. *efrydd* « estropié »? A rapprocher sans doute des gloses : *iber, ἡμένος* et *inbrum, ἡμένον*, *πρόβατον*, cf. Plin. 8, 199, (*musimonum*)... *e generi et ouibus natos prisci imbrus* (si, toutefois, il ne faut pas lire *umbros*, v. *umber*) *uauerant*.

La graphie *hybrida* est celle des meilleurs manuscrits d'Horace et de Valère Maxime et se retrouve dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec θέρις, θέρια; tōs d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *χειρα* et évités (sauf *adiacēre*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumacentia*, -iūm pour désigner le « contexte »; Rufin *subiencia*, -ās pour traduire τὸ θωκεῖσθαι; Boèce *iacēre* pour τὸ θεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iacētō, -is, -īcētō, iactūm, iacēre : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -iēz, -īcīs des composés : 1^o *ob(i)ez, ὅbīcīs* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près inutile; *obex* est refait sur *obīcīs*; Virgile et Ovide scandent *obīcīs* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *ōbīcīs*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2^o *subīcīs* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subīcīs Ennius in Achille pro subīcīs posuit cum dixit nubes* [2] : « *Per ego deum subīcīs umidas; unde (inde codd.) oritur sonitu saeuo (et) spirītu* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactūs, -ūs m. : jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « faire de lancer par dessus bord », *iactūm merūm facere leuandae nauis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans *iactūra*, -āe (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni **iactā*, **iactor* n'existent dans le simple. De *iactūra* : *iactūrō, -āris* (Ital.), *iactūrātūs* « qui frequenter patitur iactūram » (Gloss.).

iacūlus : de jet; substantivé dans diverses acceptations techniques : *iacūlus* (scil. *fūnis, laqueus*) : lasso; *iacūlus*

laeca, -āe f. : mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'explication par *iac(c)ulūm* est invraisemblable.

iaceō, -ēs, -ūl, -ērē : « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), être étendu » et « être abattu », sens physique et moral (opposé à *stāre*). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infectum; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif *iactūrūs* est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4562; B. W. *gisant*.

Si substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un *iacentīuus* de la Lex Burg.; toutefois, certaines formes romaines supposent **iacīle*, **iacīre*, **iacīum* « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé **iaciēre* « être couché », M. L. 4563.

Composés : *ad-iaceō* (= *ταράχειμα*), cf. M. L. 169 et 168, *adiacēns, adiacēntia* (Aug.), substantif sans doute du nomatif pluriel *adiacentia*, -iūm « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous *āsīance*, *circum*, *con*, *dē*, *inter*, *ob*, *prae*, *re*, *subīcī*, toutes d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *χειρα* et évités (sauf *adiacēre*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumacentia*, -iūm pour désigner le « contexte »; Rufin *subiencia*, -ās pour traduire τὸ θωκεῖσθαι; Boèce *iacēre* pour τὸ θεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iacētō, -is, -īcētō, iactūm, iacēre : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -iēz, -īcīs des composés : 1^o *ob(i)ez, ὅbīcīs* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près inutile; *obex* est refait sur *obīcīs*; Virgile et Ovide scandent *obīcīs* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *ōbīcīs*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2^o *subīcīs* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subīcīs Ennius in Achille pro subīcīs posuit cum dixit nubes* [2] : « *Per ego deum subīcīs umidas; unde (inde codd.) oritur sonitu saeuo (et) spirītu* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactūs, -ūs m. : jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « faire de lancer par dessus bord », *iactūm merūm facere leuandae nauis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans *iactūra*, -āe (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni **iactā*, **iactor* n'existent dans le simple. De *iactūra* : *iactūrō, -āris* (Ital.), *iactūrātūs* « qui frequenter patitur iactūram » (Gloss.).

iacūlus : de jet; substantivé dans diverses acceptations techniques : *iacūlus* (scil. *fūnis, laqueus*) : lasso; *iacūlus*

I

(*serpēns*) : sorte de serpent qui se jette sur sa proie; *iaculum (rētē)* : épervier (d'où *rētēiaclārī* (Fronton); *iaculum (tēlūm)* : javelot, M. L. 4570. Dénominatif : *iaculor, -āris* (*iaculō*) « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; *iaculor* (-lō).

Fréquentatifs de *iaciō* : *iactō, -ās* : lancer souvent ou avec force; et par suite : 1^o agiter (sens physique et moral); 2^o mettre en avant (sens moral), *sē* *iactāre, iactāre genus, nōmen* « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. *iactātor, iactātō* et *iactātia* (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs : *iactātūndūs* (à partir d'Aulu-Gelle), *iactātūlīs* (Greg. Naz.), *iactātūlīcūs* (tardif). *Iactāre* (iectāre; cf. M. L. *Einf.* 3, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de *iaciō* (il traduit βάλλει dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé *iacere* dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; *iactō, -ās* (T.-L. Plit.) : même sens que *iactō* et même dérivés tardifs.

iaciō a fourni de nombreux composés en -iaciō : *abiōcīō, adiōcīō, circumiōcīō, co(n)iōcīō, dēiōcīō, dissiōcīō, ēiōcīō, ēiōcīō, prōiōcīō, rēiōcīō* (c'est-à-dire co-iaciō, dē-iaciō, dē-i-iaciō), tantôt se contractant avec l'i qui le suit : *ēiōcīō, rēiōcīō*, cf. *retē, et rēi, ēi; ei(i)us* dissyllabe et *ēiētūs*. Quand le préverbe se termine par une consonne : *ab*, -ad, etc., il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et *amicīcīō*, dont la parenté avec *iaciō* n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbe « vocalique » ont dû exercer une action analogique sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type *ab-iētē*, dans lesquelles le préverbe était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine *abīcīō* se lisait et se prononçait *abīcīō*, avec un groupe -ii- noté par un seul i; à cause de l'aversion des Latins pour les groupes ii et uu (cf. *iūenta* = *iūuenta*, *oinuorsei* = *oinuorset*, etc.; v. M. Niedermann, Mélanges F. de Saussure, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme *deīcīētūs* (présent) du Mediceus et du Romanus dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, *Manuel*, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type *seruos, uolt*, etc. Mais la graphie par un seul i dissimilait l'allongement « par position » du préverbe et a amené les scensions du type *ābīcīō, ādīcīō*, qui semblent, du reste, postérieures à *ābīcīō, ādīcīō*, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, *Harv. Stud.* 6, 84-